

d'un chien se faisaient entendre à peu de distance ; il marcha dans cette direction et se trouva bientôt en vue d'une maison à l'italienne, dont les colonnes se détachaient sur le fond vert que formait derrière elle le feuillage d'un épais fourré qui s'étendait jusqu'au sommet de la colline ; le voyageur s'arrêta devant cette élégante bastide à laquelle conduisait une longue allée de ces lauriers séculaires que le Français du nord voit avec tant d'étonnement dans la Provence. Des massifs de jasmins, de grenadiers mêlés aux oliviers poudreux s'étendaient au loin ; le parfum de la cassie que la brise du soir soulevait en une poussière d'or, embaumait ce lieu ravissant. Absorbé par le charme de tout ce qui l'entourait, et plein de ce trouble poétique dont ne peuvent se défendre certaines organisations en face des beautés de la nature, le voyageur n'entendit pas un bruit de branches rompues qui se faisait dans le taillis ; tout-à-coup un chien parut, et, s'élançant sans hésitation, vint tout halestant en poussant de petits cris de plaisir, poser ses grosses pattes sur la poitrine de l'arrivant. — C'est toi, Beppo ! mon bon ami ! conduis-moi vers ta maîtresse, mon beau chien, allons ! — Et comme s'il eut compris l'invitation, l'intelligent animal se mit à marcher devant en tournant la tête à chaque pas pour s'assurer que celui à qui il servait de guide le suivait ; ils arrivèrent ainsi jusqu'au bout de l'avenue. Quelques personnes étaient assises sous la colonnade ; une femme descendit le perron en courant et se précipita au devant de l'arrivant ; on n'entendit qu'un cri : Chère Marie ! — Bon Auguste !

XVIII.

AUGUSTE DE BLOSSAC A CHARLES DE ROUVRAY.

J'ai revu Mlle de Magland ; ce n'est plus cette jeune fille, pleine de vie et d'enthousiasme, à qui toutes les joies semblaient promises ;